BENOÎT POELVOORDE
PITOBASH
ALEXANDRA LAMY
7 JOURS PAS PLUS
UN FILM DE
HÉCTOR CABELLO REYES

LÉONARD GLOWINSKI ET PHILIPPE CARCASSONNE
PRÉSENTENT

BENOÎT POELVOORDE PITOBASH ALEXANDRA LAMY

# 7 JOURS PAS PLUS

UN FILM DE
## HÉCTOR CABELLO REYES

LIBREMENT ADAPTÉ D'APRÈS UN SCÉNARIO ORIGINAL
DE SEBASTIÁN BORENZSTEIN

ÉCRIT PAR
HÉCTOR CABELLO REYES

**AU CINÉMA LE 30 AOÛT 2017**

DURÉE : 1H31

VISA N° 139.987

IMAGE: SCOPE / SON: 5.1 / FRANCE-BELGIQUE

**OCEAN FILMS DISTRIBUTION**
99, QUAI DU DOCTEUR DERVAUX
92602 ASNIÈRES-SUR-SEINE CEDEX
TÉL. : 01 47 91 70 44
OCEAN@OCEAN-FILMS.COM

**RELATIONS PRESSE**
LE BUREAU DE FLORENCE
FLORENCE NAROZNY / CLARISSE ANDRÉ
TÉL. : 01 40 13 98 09
FLORENCE.NAROZNY@WANADOO.FR

# SYNOPSIS

QUEL EST LE POINT COMMUN ENTRE UNE VACHE QUI TOMBE DU CIEL,
UN QUINCAILLER CÉLIBATAIRE ET MANIAQUE, UN JEUNE INDIEN PERDU,
ET UNE JOLIE NORMANDE QUI AIME LES QUINCAILLERS MANIAQUES ?
UNE SIMPLE QUESTION: TOUT CE QUI NOUS ARRIVE RELÈVE-T-IL VRAIMENT DU HASARD ?

# ENTRETIEN AVEC HÉCTOR CABELLO REYES

**Le film démarre par une scène étonnante : une vache tombe du ciel et s'écrase sur un radeau au milieu d'un lac. Le ton est donné : la vie est absurde ?**
C'est le grand débat du film. Est-ce que tout peut arriver n'importe quand, sans raison ou, au contraire, est-ce que tout a un sens ? En fait les deux ne sont pas antinomiques. Le propos de *7 jours pas plus*, pour moi, c'est « avant de juger ta vie ou ce qui t'arrive, attends la fin, parce que rien n'est vraiment jamais écrit ». Quand j'ai lu le script du film original écrit par Sebastián Borensztein pour la première fois, j'ai ressenti un énorme sentiment d'espoir. Le vrai Feel-Good movie, au vrai sens du terme : je me sentais mieux. Parce qu'une vache va tomber sur un bateau en Inde, un homme d'une ville du Nord de la France va voir sa vie bouleversée... Cet aspect poétique et comique m'a touché d'emblée. Mais pour savoir pourquoi cette vache tombe du ciel, il faut regarder le film jusqu'au bout !

**Tout commence donc par un fait divers. Et ce ne sera pas le dernier…**
Oui, ils sont au cœur du film. C'est presque un mode opératoire chez moi. Mon premier scénario, *Le Concert*, était tiré d'un fait divers, un entrefilet de huit lignes dans le journal Le Monde. Et pour *7 jours pas plus*, le scénario original partait aussi d'une histoire vraie. Cette vache est véritablement tombée du ciel, mais c'était en Sibérie, pas en Inde.

***7 jours pas plus* est le remake d'un film argentin. L'esprit est le même ?**
Comme je viens du théâtre, la notion de « remake » ne me parle pas. Quand tu adaptes Hamlet par exemple, tu ne fais pas un remake, tu crées ta propre mise en scène. C'était un film formidable, mais je voyais certaines choses différemment. Je me suis vraiment emparé de l'histoire, je me suis projeté. Je voyais très bien comment la raconter et en faire quelque chose d'autre, avec plus d'émotion et de profondeur, tout en gardant la comédie. La comédie italienne faisait beaucoup ça, ce passage permanent entre émotion et rire.

**Qu'est-ce qui vous à intéressé dans cette histoire ?**
C'était la première fois que je voyais un sujet qui aurait pu être dramatique, transformé par la magie de la narration, en une comédie. De manière générale, c'est l'humanité des personnages qui m'intéresse. Pour moi, l'histoire de ce petit quincailler du Nord de la France qui croit que sa vie est finie, elle semble toute petite, mais elle peut nous

raconter tout. Et puis c'est sans doute paradoxal pour un auteur, mais je suis très sensible aux images, à tout ce qui se raconte au-delà des mots. En lisant le scénario, j'ai adoré la poésie, la vérité de ces personnages... J'imaginais par exemple parfaitement les moments de jeu entre acteurs, hors dialogue. On sait bien qu'entre deux amoureux les choses sérieuses ne sont pas dites, elles commencent même justement quand on arrête de parler. Dans cette histoire, la barrière de la langue entre les deux personnages principaux (un Français et un Indien du Bengale) permettait de mettre les acteurs et les spectateurs dans un état particulier, où les émotions passent à fleur de peau, instinctivement, dans les regards, et pas dans d'interminables tirades.

C'est un film sur les cicatrices que laisse la vie. Et sur ce jour où tu te rends compte que cette plaie, avec laquelle tu pensais vivre toute ta vie, eh ben elle a cicatrisé. C'est fini. On peut revivre. Cette « guérison » passe ici par le conflit avec l'Autre, en l'occurrence ce jeune Bengali. Au départ, le personnage de Benoît est tellement blessé qu'il va refuser tout contact. Avant d'apprendre à tisser un lien, même si ça se fait avec moult engueulades, frictions et surprises. D'une certaine façon, tous ces personnages, en échec, vont se retrouver dans la comédie.

**Pour vous, *7 jours pas plus* est une comédie ? J'allais vous demander dans quel genre de cinéma on pouvait le ranger…**

C'est vrai que ce n'est pas évident. Je n'aime pas le terme « comédie dramatique ». Cela peut donner l'impression que le film se finit par un drame... Parfois, on parle de « dramédie ». Finalement, cela me semble plus juste. Je ne saurais pas classer mon film, mais je crois qu'il est à la jonction entre le Feel-Good movie, le conte, le buddy movie, la comédie romantique… C'est drôle, je viens du Chili et là bas le cinéma français est connu, admiré et même vénéré justement, parce que c'est un cinéma inclassable, contrairement aux films américains. Comme jadis les comédies italiennes, aujourd'hui en Amérique Latine, le public parle beaucoup de ce genre de films français : ce côté Barcri-Jaoui ou *Les femmes du 6ème étage*, ou *Les Emotifs Anonymes*, etc : inclassable.

**Cet Indien fait figure de « migrant ». Cette dimension politique et sociale était-elle présente dès le départ ?**

Pour être très honnête, je n'y ai pas pensé une seule seconde. Dans mon esprit, cet Indien n'était pas un migrant, c'était un type qui travaillait à bord d'un bateau et qui se retrouve dans une situation imprévue. Je l'ai volontairement laissé dans le flou en laissant chacun s'approprier l'histoire comme il le voulait. Il se trouve que le film prend une résonance particulière aujourd'hui. Mais j'aimerais que les spectateurs le voient comme un conte, une fable. Je voulais surtout leur parler d'un ailleurs.

**Pierre, le personnage que joue Benoît Poelvoorde, pourrait aussi représenter l'incarnation du Français face à l'Etranger…**

Oui, c'est vrai. Sans le savoir, Sebastián, qui est argentin, a créé un personnage qui est aussi profondément français, et je l'ai évidemment nourri dans ce sens. Il est très paradoxal, jamais là où on l'attend. Il a du mal à aider cet Indien – ça l'emmerde vraiment, même - mais il a une vraie vision de la notion de citoyen. Il dit parfois des horreurs mais je suis sûr que le spectateur y prend du plaisir, parce que le personnage est sincère, et que le spectateur aimerait pouvoir faire pareil, sans l'assumer ! « Un milliard d'Indiens et il n'y en a pas un pour m'aider, vous vous foutez de ma

gueule ?! » C'est typiquement le genre de choses absurdes qu'il dit mais qui sont profondément sincères, et quand il le fait, il en a vraiment marre…

**Quelle est sa nature profonde ?**
Selon moi, il y a deux erreurs récurrentes. Croire que l'on connaît l'autre et croire que l'on se connaît soi-même. Le plus souvent, on ne connaît ni l'un ni l'autre. Quand Pierre dit : « Ce n'est pas ma nature », il croit se connaître. Mais les deux autres personnages (Ajit, le Bengali et Jeanne, le personnage joué par Alexandra Lamy) vont lui montrer qu'il se trompe et qu'il a toujours vécu avec un étranger : lui-même. Un étranger qu'il a construit de toutes pièces, avec lequel il vit et a pris ses habitudes, mais qui n'est pas vraiment lui. On veut tous découvrir qui on est vraiment. En fait, la seule chose qu'il veut, c'est ne surtout pas être en contact avec les autres êtres humains, mais c'est finalement à leur contact qu'il va guérir. C'est une sorte de vaccin contre la solitude et le manque d'amour. Ce personnage s'est aussi créé autour de l'idée qu'on ne connaît pas l'histoire des gens qui nous entourent. On ne sait pas ce qu'ils ont vécu. On peut être collègue, voisin, ou le quincailler du coin… on ne sait rien de l'autre. Cette pudeur du personnage me touchait beaucoup.

**Pourquoi avoir choisi Benoît Poelvoorde ?**
Quand j'ai écrit le scénario, j'entendais Benoît tout le temps. C'est un acteur qui m'a toujours fasciné. Il se trouve que j'ai vu *Podium* quasiment en même temps que *Coco avant Chanel*. Le contraste entre les deux extrêmes était saisissant et la palette de jeu de Benoît impressionnante. Je le voyais dans ce rôle de type blessé par la vie, maniaque, drôle et touchant. Je n'ai jamais eu le moindre doute, c'était pour lui. Je trouvais qu'on lui avait souvent donné à jouer des histoires extrêmement catégorisées. Et ce film lui permettait au contraire de se promener dans plusieurs registres. Quand il est drôle, il est extrêmement drôle. Par moments, il me faisait même penser à De Funès (que nous admirons tous deux beaucoup) . Quand il est bouleversant en revanche, il l'est totalement. Je ne pense pas qu'il ait déjà eu un personnage de ce type dans sa carrière. Je crois aussi qu'il s'y retrouvait un peu. Notamment sur ce côté maniaque. Benoît pourrait très bien compter des vis !

**Comment avez-vous repéré ce comédien indien, Pitobash ? Il réussit à tout faire passer sans beaucoup parler…**
C'est vrai, Pitobash a une force et une délicatesse de jeu extraordinaire. Benoît est grand et je voulais un petit acteur, par opposition. Je voulais aussi que ce personnage éveille un instinct maternel ou paternel, en tous cas de protection. Quand tu arrives, comme lui, dans un pays étranger, tu es vite déconcerté, comme un enfant. Il fallait absolument qu'il ne soit pas menaçant, ni dangereux, sinon l'histoire ne fonctionnait pas. En cherchant mon comédien, j'ai vu un jour *Million dollar arm*, un film Disney tourné entre Hollywood et Bollywood, avec Jon Hamm (*Mad Men*). Pitobash avait un petit rôle très spécifique en arrière plan, mais j'étais convaincu qu'il avait du potentiel. On a fait des essais sur Skype et ça a tout de suite fonctionné. C'était lui. Il a été formé à l'anglaise, avec un professionnalisme d'un autre temps. Je n'ai jamais travaillé avec quelqu'un qui ait cette virtuosité, cette disponibilité, cette volonté de participer à une œuvre commune.

**Il ne connaissait sans doute pas Benoît ?**
Non mais il a une idole : Quentin Tarantino. Et quand il a googlisé Benoît, il a découvert qu'il avait été dans le jury de Tarantino, à Cannes, et que son réalisateur fétiche disait que Benoît Poelvoorde était le plus grand acteur européen actuel ! Ça l'a rendu très curieux, et comme il a vu le potentiel de son personnage et du scénario, tout cela l'a décidé à faire le film. C'est en se baladant dans certains quartiers avec Pitobash que Benoît s'est rendu compte que c'était une immense star. Les films de Bollywood sont vus partout depuis l'Extrême-Orient jusqu'en Afrique. Ils se faisait carrément arrêter dans la rue.

**Vous avez dirigé Pitobash en anglais ?**
Oui, il n'y avait pas de traducteur sur le plateau, nous avons dû tout faire en anglais. Pitobash ne parle pas un mot de français mais il a appris le texte des deux personnages par cœur pour repérer la fin des répliques et pouvoir commencer la sienne ! Quand Benoît improvisait des répliques, Pitobash perdait tous ses repères (Rires) ! Mais comme ce sont deux immenses acteurs, finalement, ils se sont écoutés et ont improvisé ensemble. Ils étaient exactement dans la situation de leurs personnages : on cohabite mais on ne se comprend pas. Ils ont noué des liens très forts. Il a malgré tout fallu expliquer à Pitobash que tous les acteurs européens ne sont pas aussi délirants et fantasques que Benoît, qui faisait rire toute l'équipe en permanence.

**Le choix d'Alexandra Lamy pour le rôle féminin, c'était la même évidence que pour Benoît ?**
Elle m'impressionnait déjà à l'époque où j'écrivais pour *Un gars, une fille*. Je voyais en elle une grande interprète. Par la suite, nous avons sympathisé elle et moi. Sur le tournage du *Retour chez ma mère*, que j'ai co-écrit, nous nous sommes rendus compte avec Eric Lavaine, le réalisateur, qu'Alexandra entre dans la catégorie des « F16 » (Rires) ! C'est comme ça que nous nommons ce genre d'acteurs: les pilotes d'élite, qui connaissent leur outil par cœur, qui exécutent au millimètre une figure encore mieux que tu ne l'aurais imaginée. Je savais qu'Alexandra avait un potentiel énorme dans l'émotion, qu'elle était capable de passer du rire aux larmes en quelques secondes. Pour moi, la choisir n'était pas un risque, mais une certitude absolue. Et ça a été un bonheur, pour les acteurs, l'équipe, et pour moi. On recommence dès que possible !

**La lumière du film est très léchée, notamment dans les scènes de nuit. C'était important pour vous, même si ce n'est « qu' » une comédie ?**
Oui, c'était vital. Je savais, pour y avoir tourné comme acteur, que l'hiver belge (ou parisien) est très gris, avec un ciel bas et une lumière qui aplatit tout. Il fallait pallier cela. Du coup, j'ai passé un printemps enfermé dans les musées pour trouver des tableaux de peinture flamande qui reflétaient la lumière que j'imaginais. Quand j'ai présenté la direction au chef opérateur, on s'est tout de suite compris. Il a su comment donner une vie à ce que j'avais en tête. Grâce à l'interprétation et l'émotion, l'image, et le cadre prennent - j'espère – une autre dimension… Mon intention était que le film entre dans une autre catégorie avec une ambition de « comédie d'auteur ». J'ai toujours été malheureux que les comédies ne soient pas considérées comme pouvant être des films d'auteur, et c'est aussi pour remédier à cela que j'ai eu ce désir d'une photo très picturale par moments.

**Les séquences d'animation rythment le film, jusqu'au générique de fin. C'est toujours dans un souci d'amener de la poésie ?**
Je dois avouer que l'idée ne vient pas de moi mais du producteur, Léonard Glowinski. Au départ, j'étais plutôt circonspect, j'y voyais surtout un moyen déguisé de faire

des économies, ce qui en plus était vrai (rires), mais en y réfléchissant, j'ai en effet trouvé que cela donnait de la poésie au récit. Or, j'ai eu la chance de découvrir Stefano Bonamico, un animateur italien basé à Rome. J'avais craqué sur un de ses courts-métrages, vu sur le net. Il est entré tout de suite dans l'ambiance du film et a livré un travail sur lequel il n'y avait absolument rien à changer. Tout était là : J'ai adoré son mélange de comique et de pudeur, ses personnages sont en 2D, de profil, tu ne les vois jamais complètement et ils expriment tout. Pour moi c'était très important que ce film garde un lien avec l'enfance. D'ailleurs, de prime abord, cela ne semble pas être un film pour eux mais quand ils le voient, ils l'adorent. Ils s'identifient tout de suite à Pitobash qui (aux yeux de Benoît) ne fait que des bêtises, et pour eux, le personnage que joue Benoît, tout le temps ronchon mais fondamentalement bon, est aussi attachant que rigolo.

**Pour finir, un mot sur le titre. Le film s'est longtemps appelé *Un conte indien*, avant de devenir *7 jours pas plus*...**
C'est plus explicite. C'est l'enjeu principal du film, c'est le deal que passe Pierre avec Ajit: tu peux rester à la maison 7 jours, pas plus. C'est aussi en rapport avec le personnage de Jeanne (Alexandra Lamy) : Tout est dans le « pas plus », parce que justement, dans la vie, dès qu'il s'agit de rapports humains, d'émotions, au final, c'est toujours beaucoup plus... Plus d'emmerdes, bien sûr, plus de surprises, mais aussi plus de vie tout simplement !

# ENTRETIEN AVEC À BENOÎT POELVOORDE

**Chaque nouveau réalisateur a le fantasme de vous emmener là où vous n'êtes jamais allé. Héctor a-t-il réussi, au moins en partie ?**
Il ne me l'a pas proposé ! Ce n'est pas son genre. Après avoir lu son scénario, je lui ai donné une demi-heure pour me convaincre. Je l'ai trouvé assez marrant. Il ne m'a pas du tout parlé de mise en scène. Il n'a même pas essayé d'être convaincant. Je n'ai revu Héctor que la veille du tournage, pour des essais costumes. Et jusqu'au dernier jour, je n'ai pas vraiment su où il voulait m'emmener. Il ne me l'a pas dit en tout cas. Au fond, je crois qu'Héctor ne veut pas plaire à tout prix, il n'en a rien à faire du succès, et c'est ce que j'aime chez lui.

**Il dit pourtant qu'il ne voyait que vous pour ce rôle...**
Ils disent tous ça ! Et puis ils oublient des erreurs dans les scénarios qui prouvent le contraire. Je viens encore d'en lire un qui était censé être « pour moi ». Sauf que la réalisatrice avait oublié l'indication « homme brun, de forte corpulence ». Donc petit message en passant aux scénaristes : n'oubliez pas d'enlever ces petits détails avant de donner votre scénario aux acteurs !

**Mais Héctor a vraiment l'air sincère quand il dit que vous seul pouviez jouer ce rôle ! Il voyait votre image. Il prend comme exemple cette scène au début du film, quand Pierre, votre personnage, s'énerve devant une boîte de vis qu'il compte une par une...**
Ah bon ? Je ne le savais pas... Nous n'en avons jamais vraiment parlé ensemble. Mais attention, ce n'est pas du tout une critique ! Ca me va comme ça. Il a fait son boulot, point barre. Là où vous n'avez sans doute pas tort, c'est que moi-même, j'aime bien ce genre de personnages, avec un petit côté méchant, mais tout en finesse. Il n'est pas très gentil, égoïste... ça me fait marrer. Il compte les vis pour vérifier qu'il y a bien le nombre dans la boîte, ce n'est quand même pas normal ! De toute façon, je ne joue plus de personnages au caractère trop tranché. J'en ai fait le tour.

**Il vous a choisi parce que ce personnage est à la fois poétique, comique et tragique. Peu d'acteurs peuvent jouer tout cela à la fois...**
Pas avec ce salaire-là en tout cas (Rires). Je suis très bon marché. Sinon Héctor aurait pris Jean Dujardin !

**Les acteurs disent souvent qu'on se nourrit de soi pour ses personnages. C'est votre cas ?**
Oh non ! Pas moi. Jamais. Quoique… dans le cas de Pierre, j'y ai peut-être mis mon côté maniaque, j'avoue.

**Qu'avez-vous pensé du scénario à la première lecture ?**
J'aimais bien cette idée d'un type qui n'en a rien à faire de l'autre avec un grand A. C'est quand même l'un des rares films sur un migrant où on le laisse retourner dans son pays à la fin, sans trop de scrupules ! J'ai trouvé la démarche courageuse. Et puis le film pose la question de notre degré de patience, à tous. Ce que nous sommes prêts à supporter. Pierre, lui, sait très bien ce qu'il peut ou non supporter, c'est une grande force.

**Avez-vous compris d'emblée ce personnage ? On ne peut pas dire qu'il soit facilement « aimable »...**
Pierre, c'est nous. Cela pourrait nous arriver à tous. Que ferions-nous à sa place ? Serions-nous capables d'abandonner un mec dans la rue ? D'autant que ce petit Indien est attachant... Mais comme je vous disais, il connaît ses limites. Il sait qui peut entrer, ou pas, dans son espace vital. Si tu te connais bien, tu n'emmerdes pas les autres !

**Pierre est un personnage qui fait rire avec ses névroses...**
Comme beaucoup. C'est souvent de là que nait la comédie. La névrose fait rire l'autre mais pas celui qui la vit. En revanche, le jour où l'on rit de ses propres névroses, je crois qu'on en guérit.

**C'est aussi un personnage profondément français…**
Ça je veux bien le croire ! Le Français va râler si on lui demande quelque chose, mais il le fera quand même. Il paraît dur, grincheux alors qu'en fait, il est hospitalier. On dit souvent « les Français sont racistes », moi je n'y crois pas. La France est une terre très hospitalière par rapport à d'autres pays. Et en cela, Pierre est très français. Il dit d'abord non et finit toujours par revenir sur sa décision. Il n'abandonne jamais ce petit Indien. Il prend sa défense contre l'administration quand celle-ci lui refuse quelque chose qui lui parait évident. Pour lui, il va jusqu'à affronter la police. On pourrait le croire raciste lui aussi au début du film, mais ce n'est pas du tout le cas... Il est plutôt misanthrope. Il aime être seul. Et compte le rester. Jusqu'à ce que ce petit Indien débarque…

**Vos deux personnages ne se connaissent pas, ne parlent pas la même langue, ils ont beaucoup de mal à communiquer et doivent cohabiter… Vous et l'acteur indien Pitobash étiez un peu dans la même situation finalement ?**
Oui. Il ne comprenait rien à ce que je disais, alors que moi, si, malgré son débit ultra rapide. Il était très professionnel. Tout le contraire de moi ! C'était une leçon. Un vrai bosseur… Et ça a très vite fonctionné entre nous. Nous n'avons jamais eu un mot plus haut que l'autre. J'ai eu beaucoup de patience avec lui. Et il en a eu plus encore avec moi. A la fin du tournage, il m'a fait un dessin, un collage avec des bouts de scénario, la photo d'une vache et un petit mot. Ca venait vraiment du cœur, j'ai trouvé ça très mignon.

**Il vous connaissait un peu avant le tournage paraît-il. Il vous avait googlisé pour savoir à qui il avait affaire. Il a découvert que vous aviez fait parti du jury cannois de Tarantino, son idole absolue ! Il était impressionné...**
Je ne le savais même pas ! Nous n'en avons pas parlé. Mais il m'a en effet montré la bande annonce d'un film dans lequel il jouait. Je ne comprenais rien mais c'était très bien fait, entre comédie et violence, à la manière d'un

Tarantino justement. Je me souviens qu'il avait une grande admiration pour les acteurs américains et qu'il arrivait à imiter à peu près toutes les façons de jouer ! Impressionnant.

**Comment s'est passé votre premier contact avec Alexandra Lamy, avec laquelle vous n'aviez jamais joué non plus ?**
Elle n'était là que quelques jours… Ce fut court mais nous nous sommes beaucoup amusés. Elle est très spontanée, très rieuse. Nous partageons le plaisir du jeu, ce qui n'est pas le cas de tout le monde ! Et en plus, elle sait tout faire, on sent qu'elle a ça dans le sang. En revanche, elle est restée insensible à mon charme et réfractaire à mes avances physiques. Je n'arrive pas à comprendre.

**Vous partagez quand même une scène torride…**
Oui, en partie coupée au montage ! Alors que nous avons tourné deux jours durant et fait des trucs plutôt performants. Mais c'est un film tous publics, je comprends… Je crois que le maximum que nous fassions à l'écran, c'est nous embrasser sur la bouche.

**Il n'y a pas si longtemps, vous disiez avoir du mal à tourner ce genre de scènes, par pudeur. Ca va mieux ?**
Oui, d'autant que là, nous restions dans le domaine de la comédie. Et puis aujourd'hui ma pudeur se trouve ailleurs. Je n'ai plus de barrières ! C'est peut-être à ce moment-là qu'il faut arrêter…

**Qu'aimeriez-vous que les gens pensent de ce film ?**
Ce n'est pas à moi de leur dire… Ce qui me paraît le plus important, c'est qu'Héctor puisse faire un autre film. Il le mérite.

# FICHE ARTISTIQUE

Pierre ..... **Benoît POELVOORDE**
Ajit ..... **Pitobash**
Jeanne ..... **Alexandra LAMY**

Avec la participation de **Anne GIROUARD** dans le rôle de Marie-Thé

# FICHE TECHNIQUE

Réalisateur ..... **Héctor CABELLO REYES**
Scénario ..... **Héctor CABELLO REYES**
Librement adapté d'après
un scénario original de..... **Sébastiàn BORENZSTEIN**
Directeur de la photo/Cadreur ..... **Frédéric NOIRHOMME**
Chef opérateur du son..... **Pascal JASMES**
Chef électricien ..... **Nicolas BLAMPAIN**
Chef machiniste..... **Julien COVENS**
Chef costumière ..... **Valérie CABELI**
Chef maquilleuse..... **Corinne MAILLARD**
Chef coiffeuse..... **Antonella PRESTIGIACOMO**
Chef décorateur..... **Philippe LAMBRECHTS**
Directeur de production..... **Philippe REY**
Chef monteuse ..... **Kako KELBER**
Musique originale..... **Jacynthe MOINDRON-JACQUET**
En collaboration avec..... **Clément GRANGER-VEYRON**
Producteurs ..... **Léonard GLOWINSKI – 22h22**
..... **François LARDENOIS – 22h22**
..... **Philippe CARCASSONNE – Ciné-@**

Une coproduction **22H22 CINÉ-@**
En coproduction avec **UMEDIA**
En association avec **UFUND**
En association avec **SOFITVCINÉ 3 COFINOVA 12 LA BANQUE POSTALE IMAGE 9**
Avec la participation de **OCS**
Avec le soutien du **CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE**
Avec le soutien du **Tax Shelter du gouvernement fédéral de Belgique**

**© 22h22 - Ciné-@ - Umedia**